

Né à Fleurus en 1951, Bernard Tirtiaux est à la fois maître verrier, homme de théâtre et écrivain.



Du même auteur :

Le passeur de lumière

roman, Denoël, 1993 ; rééd. Folio

Les sept couleurs du vent

roman, Denoël, 1995 ; rééd. Folio

Paroles de pierres

théâtre, Nauwelaerts, 1996

Le puisatier des abîmes

roman, Denoël, 1998 ; rééd. Folio

Vol d'éternité

théâtre, Ancrage, 2001

Aubertin d'Avalon

roman, Lattès, 2002



Je ne songeais pas à rose

Bernard Tirtiaux



La Libre



Je ne songeais pas à rose

Bernard Tirtiaux

Pour les gens du voisinage, le père Floriaux est un jardinier bien singulier. Là où d'autres alignent au cordeau des salades ou des radis, binent et désherbent autour de poireaux malingres pour le bénéfice de quelques soupes saines et goûteuses, notre homme développe pour son seul plaisir de nouvelles variétés de roses parfumées, offrant l'hospitalité à une floribondance de coquettes qui, de mai à octobre rivalisent de grâce et de senteur dans sa serre, dans les parterres qui cernent sa maison, dans les hauts vases qui peuplent sa demeure.

- Je m'adonne à une occupation tout à fait inutile et néanmoins parfaitement indispensable, me confiera-t-il de sa voix pondérée à l'occasion d'une rencontre fortuite. De quoi nourrir la réflexion d'une classe de philosophie pour quelques heures de cours.

Pour tout vous dire, je me suis aperçu très vite que ce jardinier distingué n'était pas seulement un virtuose du sécateur et du greffoir mais qu'il cultivait avec autant de volupté les belles pensées. Ainsi cette phrase d'Héraclite inscrite sur le fronton de sa serre : « Qui n'espère pas ne trouvera pas l'inespéré ». Ou cette sentence dont je n'ai pas noté la référence : « L'homme qui se penche sur une fleur s'approche plus près de Dieu que le cavalier des fusées ».

Dans sa maison-rosieraie où je suis introduit un autre jour, je lui découvre la compagnie de Platon, Philon d'Ephèse, Diogène Laërce ainsi que la présence diaphane d'une invisible hôtesse. Il m'offre de son vin et nous parlons ou, plutôt, il parle d'un ton berçant de ce monde silencieux dont il est le maître, le berger. Il a posé près de lui son chapeau d'osier fin et je peux observer à loisir un regard malicieux d'un bleu enfantin qui fait merveille dans la lumière d'une vaste fenêtre ainsi qu'une moustache fournie, d'un blond inexplicable qui dément les quatre-vingt et quelques lustres que comptabilise son âge. La conversation tourne autour de cette chasse à la rose parfumée qui, vingt ans plus tôt, le conduisit avec



son épouse d'Allemagne en Californie, de Californie en Australie, d'Australie en Chine, de Chine à la vallée du Rhône. Le choix opéré fut drastique. Il porta sur cent plants, pas un de plus. Cent plants qui, outre l'élégance, présentaient les plus riches qualités olfactives de toute l'espèce. Des milliers de roses furent humées, un enivrement. Le bouquet de chaque fleur fit l'objet d'une description minutieuse et même d'une évaluation chiffrée par ce couple insolite de traqueurs d'arômes.

Le père Floriaux sort un grand livre qu'il a fluoré d'azur et resitue dans des arbres généalogiques aux multiples embranchements la filiation de ses élèves. Sur l'inventaire de vingt quatre mille roses que recense l'ouvrage, quelques centaines à peine recèlent un parfum substantiel. Des noms viennent et reviennent. Parmi les favorites : Anna Pavlova, Charlotte Rampling, Rosemary Harkness, Margaret Merril, Esmeralda, Ophélia, Lady Silvia. Je n'ai pas trop bu mais je suis grisé par ce tournoi de noms féminins, intimidé par tout ce beau monde qui fait salon autour du vieil homme.

Chanceux jardinier en garde d'aussi brillantes convives !

Quelques semaines après ma visite, un ouragan dévastateur survient durant la nuit. Je me lève pour m'assurer qu'il n'y a pas de fenêtre ouverte dans la maison. Je ferme en hâte les tabatières du grenier lorsque m'arrive aux oreilles un fracas de vitres volant en éclats. Le temps de m'habiller et j'affronte la tempête à la recherche du sinistre. Je m'oriente vers le faisceau d'une lampe de poche qui s'affole au loin. La serre aux roses a été soufflée. Elle n'est plus qu'un amas de verres fracturés que dégage sous une pluie battante le père Floriaux. Pas question d'attendre le matin pour sortir les malheureuses des décombres. Sans chercher à raisonner le jardinier, je lui prête main forte dans ce travail de déblayage. Il fait presque jour quand je retourne me coucher.

Le lendemain, c'est au tour de l'infortuné rosieriste de se déplacer chez moi. Il m'apporte en remerciement un volumineux bouquet de roses multicolores, pour conjurer le sort, dit-il. La pièce embaume, comme si toute la brassée de fleurs explosait de gratitude pour mon assistance à consœurs en danger. J'en respire d'aise. Incluses dans ce comité floral délicieusement odorant, quelques créations du père Floriaux. Ainsi d'une rose jaune et blanche baptisée Apolline Vaticane par son obtenteur ou, encore, de Maria Péetrovna, gracieuse floribunda d'un rouge dégradé exhalant un surprenant parfum de fraises des bois, coté huit sur dix par son créateur.

Décidément, ce jardinier n'en a que pour les dames !

Cette conviction déjà ancrée sera renforcée lors d'un passage impromptu de Colombe, ma fille, par la proposition qu'il fera à celle-ci de découvrir, non ses estampes japonaises, mais ce harem floral dont il est premier maître après Dieu.

- Dès que ma serre sera restaurée, venez me voir avec votre père.

La fin juin s'avère propice à cette visite réclamée à maintes reprises par Colombe. En notre compagnie pour ce rendez-vous avec le père Floriaux, Violaine, une amie de ma fille.

Nous sonnons en vain à la porte de la propriété puis nous descendons jusqu'à la serre où le jardinier armé d'un pinceau saupoudre une rose émasculée de ses étamines par sa chirurgie, de manière à la féconder du pollen d'une autre rose. Grand officiant de mariages arrangés par ses pronostics, le père Floriaux ensemence à qui mieux mieux ses sujettes. C'est l'orgie dans cette serre où la baronne de Rothschild reçoit les petites graines de la princesse Margaret qui elle même se fait engrosser par Wendy Cusoms et George Sand laquelle a successivement pour partenaire Anna Pavlova, la Marchesa de Urtijo et pour couronner le tout Ludivine Erotika en personne. L'air me manque et j'ai beau m'entendre dire que les

roses sont hétérozygotes, hermaphrodites ou, en termes moins savants, bisexuées, je tique un peu à l'idée que toutes ces dames s'inséminent sans vergogne et sans freins sous de petits capuchonnets blancs mis en place par ce sacripant de jardinier. Comble des combles, ma fille Colombe et son amie Violaine se voient promettre ce jour-là une rose unique à leur prénom respectif. Où va la morale ? Je vous le demande.

Exprimant mes opinions au souper du soir, je me suis fait traiter d'affreux conformiste par la tablée. Les femmes de mon clan se sont gaussées de ma pudibonderie avec une telle véhémence que j'ai rangé illico le sujet de discorde aux oubliettes des mémoires et gardé pour moi, et pour moi seul, le rêve lubrique que je fis la nuit suivante, où roses et femmes étaient prises dans un concert d'orgasmes dont l'apothéose était une éjaculation parfumée qui mettait la gent masculine de toute la province en état d'alerte érectrice.

Ma relation avec mon voisin en serait restée là si les pauvres grimpants qui fleurissent la façade de ma maison ne s'étaient mis à dépérir de façon alarmante. Atteints d'oïdium, de rouille, de moisissure grise et autres chancres, envahis de pucerons, de phalènes et aussi de cochenilles, mes rosiers réclamaient pour survivre un traitement radical des mains d'un spécialiste éminent. Ayant la chance d'avoir un maître-rosiériste à deux pas de ma porte, je repris le chemin de la serre où je trouvais le père Floriaux, les bras dans le dos, en méditation devant le parterre réservé aux fleurs résultant de sa dernière hybridation. Comme chaque année, la génétique avait joué un tour pendable au jardinier, ne donnant que douze pétales à une rose au parfum incomparable alors qu'elle en octroyait quatre-vingt-deux à un spécimen écarlate absolument inodore.

- D'un côté une marguerite, de l'autre une pivoine. La nature peu coopérative en matière de reproduc-

tion. Sur nonante-quatre graines écloses, j'ai peut-être cinq plants valables.

M'indiquant deux roses rouges joliment turbinées, d'une quarantaine de pétales chacune, il m'invita à les humer. Je me penchai sur la fleur la plus proche. Le parfum était bien là. Légèrement fruité, il fleurait les vendanges. Passant à la voisine, je fus surpris de capter une odeur de sous-bois et de source.

- La Colombe, hasardai-je en montrant la première demoiselle ?

- Oui, et l'autre est le miroir de son amie Violaine, dit-il en sortant un petit carnet de sa poche pour y griffonner une observation ou une pensée.

Et d'ajouter sur une note plus mélancolique :

- Je ne fleurirai pas beaucoup de femmes cette année. Dommage !

Sans qu'il me le propose, j'emboîte le pas tranquille de ce vieil amoureux pour le suivre jusqu'à la grande demeure où il vit seul. Sans rien me demander, il extrait machinalement du long buffet qui fait face aux fenêtres une bouteille de vin, et dispose deux verres sur un coin de nappe avant de reprendre son carnet. L'heure est à la distribution des roses.

- Je ne tarderai pas à les greffer.

Et de me raconter la mésaventure qui lui arriva trois années plus tôt avec la « Catherine Boinet » qu'il offrit à l'intéressée dans un élan de générosité sans avoir pris la précaution de reproduire l'original. La fleur était princière. Un rose clair buvant dans du mauve. Trente-six pétales bien turbinés, un feuillage émeraude, un parfum capiteux, elle aurait défrayé la chronique si elle n'avait disparu dans un jardin en jachère.

- Pertes et regrets, punctue le père Floriaux pour clore le chapitre des doléances.

Les dernières effluves de nostalgie se dissipent sous l'action du vin. J'en viens à l'objet de ma visite, cette cascade de maladies qui s'est abattue sur mes grimpants. Nous parlons bouillie, pulvérisation, enrichissement du sol, taille, jusqu'à relégation en cuisine de la bouteille à l'état de cadavre.



Au moment de prendre congé, le père Floriaux me confie :

- J'ai fait un rêve troublant. La nuit passée, j'ai rêvé de mes funérailles.

- Ah bon ? ponctuai-je en me rasseyant.

- Je me trouvais dans le chœur d'une église spacieuse. J'hésite entre celle du collège où j'ai fait mes études secondaires et celle qui nous a réunis, mes enfants et moi, quand elle nous a quittés. Bien qu'enfermé dans mon cercueil, j'avais gardé une vision panoramique de l'édifice un peu comme si je me tenais dans le jubé. Les chaises étaient disposées en rond autour de moi mais les sept premières rangées étaient vides. Mes fils et filles, leurs enfants, la famille proche et lointaine avaient pris place à l'arrière. Massés dans le fond de l'église, debout pour la plupart, les amis, les connaissances, les voisins. Si je n'avais été au centre de la cérémonie, j'aurais soufflé un mot au bedeau, qu'il invite l'assistance à occuper les sièges libres, quand je m'aperçus qu'un nom était écrit sur chaque dossier : Madame Antoine Meilland, Madame Rosanna Arquette, Baronne Edmond de Rothschild, Mademoiselle Ruth Harker, Madame de Gaulle... C'étaient mes roses ! Elles avaient toutes réservé leur place pour m'accompagner dans mon dernier voyage. Toutes là, sauf elle.

Point besoin de nommer « elle » qui transparaît partout dans cette demeure et qui en reste l'âme. « Elle » qui fit le choix des papiers peints, des tapis, des imprimés, ourla la nappe, les tentures, les embrasses. « Elle » qui soignait tout. Que la table soit belle, et le mobilier, et les chambres, et le jardin. « Elle », la respirante, qui donnait vingt ans plus tôt son avis sensible sur ses rivales parfumées. « Elle », la confidente des revers comme des trouvailles. « Elle » pour qui les vases fleurissaient chaque matin. « Elle », toujours « Elle ».

Et je tourne les lettres du mot « rose » et je m'étonne d'obtenir le mot « oser » puis le mot « Eros ». Vieil amoureux des fleurs et de leurs parfums, vieux pisteur de cette rose idéale qu'il est pos-

sible d'immortaliser en la greffant à l'infini sur solides pieds d'égantier, je vous vois bien monter des marches jonchées de pétales odorantes jusqu'à ce sommet où le miroir s'inverse. De part et d'autre, en haie d'honneur, les femmes-fleurs que vous avez hébergées. Vous portez un habit de cérémonie avec un gilet rayé, une lavallière, des manchettes blanches relevées de brillants et, en gravissant les degrés qui conduisent en haut de l'escalier, vous vous arrêtez pour saluer, l'une après l'autre, vos anciennes hôtesse. Vous avez un mot gentil pour chacune. Parfois vous vous cantonnez aux hommages mais bien souvent vous leur dispensez une pensée ou un trait d'esprit. Tout en haut des marches, le mirage des roses se dissipe, s'efface. Un jeu de reflets et il n'y a plus qu'Elle. Intimidé et quelque peu surpris de ces retrouvailles, vous lui dites en vous excusant :

- Je suis venu les mains vides. J'aurais souhaité te remettre une brassée de roses portant ton prénom mais j'ai cherché en vain, attendu en vain, espéré année après année ce plant rêvé pour toi, cet inutile parfaitement indispensable qui n'est rien de plus qu'un baiser de vie à ceux qu'on aime.

Je vous salue, jardinier.

copyright : l'auteur

Graphisme : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 2002